

Dix questions et dix réponses
sur le *Discours de la servitude volontaire*¹

Le *Discours de la servitude volontaire* est un texte puissant, mais mystérieux : il provoque des questions. En voici dix, avec quelques réponses. Il y a plus de réponses que de questions, parce que la réalité n'est pas simple sans doute et qu'elle ne souffre pas de réponse simpliste ni même unique. Il y a plus de réponses que de questions aussi, et surtout, parce que plusieurs de ces réponses sont au mieux des tentatives successives, qui appellent d'autres tentatives encore.

1. Lire, c'est quoi ?

Pour dire *lire*, les Grecs disaient *anagnoskêin*, soit *reconnaître*. C'est un drôle de mot pour dire une drôle d'activité, qui paraît banale parce qu'elle est devenue une habitude, mais qui, dans les faits, est extraordinaire de complexité, de difficulté et d'efficacité.

Car pour lire, il faut connaître ses lettres : *a*, *b*, *c*, pour nous; *alpha*, *bêta*, *gamma* pour les Grecs; *aleph*, *beth*, *gimmel* pour les Hébreux. Mais ce n'est qu'un début. Quand on connaît ses lettres, on peut les reconnaître dans un texte : on les épèle dans un mot, et alors le mot qu'elles constituent apparaît.

Ensuite, le mot apparaît parce qu'on connaît le mot pour l'avoir entendu bien des fois, et on le reconnaît en le disant dans son for interne en reconnaissant les lettres, et on place un mot à côté de l'autre de façon à constituer une phrase.

Enfin, une fois qu'on a reconnu les mots d'une phrase du fait d'avoir reconnu les lettres qui les constituent et d'avoir retenu les mots qui s'alignent les

1. Petit catéchisme écrit on ne sait trop quand ni on ne sait trop à quelle fin.

uns après les autres, il faut entendre la phrase, c'est-à-dire en saisir le sens, et on entend une phrase parce qu'on a déjà en tête les sens possibles d'un ensemble de mots : on lit et on reconnaît le sens d'une phrase, parce qu'on a la tête pleine d'opinions sensées qu'on connaît donc d'avance. Ce trésor de phrases de bon sens permet de reconnaître aussi des phrases insensées, ou du moins surprenantes. Voilà donc le processus qu'implique la lecture.

Or la lecture du *Discours de la servitude volontaire* commence avec deux phrases tirées d'un poème d'Homère que tous les Grecs connaissaient, et que bien des hommes instruits de la Renaissance reconnaissaient pour avoir étudié Homère. Mais La Boétie corrige tout de suite le premier sage des Grecs : il sait que le plus grand poète peut s'être trompé. Ou plutôt La Boétie corrige la moitié de ce qu'un personnage d'Homère, le rusé Ulysse, dit : il devine que le plus grand poète a dit vrai en présentant les paroles et l'opinion d'un de ses personnages, qui lui ne dit pas vrai, ou qui dit vrai et qui y mêle du faux.

Ce faisant, La Boétie fait la leçon à son propre lecteur : lire, ce n'est pas seulement reconnaître les lettres, les mots et les phrases pour s'informer ou pour confirmer une opinion; on peut lire en pensant. Mieux : quand on s'éduque, on doit lire en pensant pour soi, ce qui implique qu'on peut ne pas être d'accord avec l'auteur qu'on lit et les phrases qu'il a écrites. Ainsi La Boétie conclut que la première phrase que dit Ulysse et que rapporte Homère est vraie, mais que la seconde est fausse, voire qu'elle dit le contraire de ce qui est vrai.

En revanche, La Boétie ajoute à la fin de cette entrée en matière qu'il faudrait peut-être conclure que

cette *erreur* d'Homère, ou le *mensonge* de son personnage Ulysse, était commandée par les circonstances politiques où se trouvait celui qui parlait : comme tout homme qui parle ne peut pas toujours dire toute la vérité, il faut savoir deviner ce qui n'est pas dit pour tout entendre, en écoutant ce qu'on a dit, mais en devinant ce qui a été tu, voire ce qui a été caché. «Il faudrait peut-être excuser Ulysse pour cela; car il est possible qu'il lui était nécessaire d'user de ce langage pour apaiser la révolte de l'armée, en adaptant, je crois, son discours aux circonstances plutôt qu'à la vérité (§ 1²).»

Il est au moins possible, il faut le répéter, qu'en montrant comment il lit Homère, La Boétie enseigne à son lecteur comment il faut lire, mais aussi par qui il voudrait être lu, soit par quelqu'un qui pense, par quelqu'un qui peut conclure par lui-même et même en arriver au contraire de ce que propose La Boétie, par quelqu'un qui comprend que La Boétie peut ne pas pouvoir tout dire ce qu'il pense.

2. Produire un discours, c'est quoi ?

Le *Discours de la servitude volontaire* est un discours. Mais il y a discours et discours. Quelle sorte de discours proposait La Boétie ?

Il était un homme politique. Et les hommes politiques, ainsi que les prêcheurs et les orateurs, font des discours qui persuadent : ils veulent amener leurs auditeurs (ou leurs lecteurs) à se faire une idée sur

2. La division en paragraphes renvoie à une édition modernisée du *Discours de la servitude volontaire*, qu'on trouvera sur ma page Internet sous la rubrique « Textes ».

quelque chose, que ce soit sur la meilleure solution d'un problème politique, ou sur la vie avant la mort avec les hommes en fonction de la vie après la mort avec Dieu, ou sur tel héros du passé qu'on ne peut ni aider ni conseiller, mais qu'on peut admirer. On peut donc croire que le *Discours de la servitude volontaire* traite de la servitude volontaire pour la dénoncer parce qu'elle est un mal et une honte, et pour encourager l'auteur, ou le lecteur, à y résister, et pour suggérer des actions, ou dessiner des institutions, qui guériront la société malade de l'esclavage. Tout cela est une évidence.

Mais, encore une fois, il y a discours et discours. Pour parler mieux, il y a un second discours, souvent caché, toujours présupposé, au fond des discours apparents, qu'on écoute ou qu'on lit, ceux des politiciens, des prêcheurs et des orateurs. Cela vient de ce que les êtres humains sont capables de discourir : quand un être humain discourt, il raisonne ; il met ensemble des faits pour fonder ses idées, il met ensemble ses idées pour comprendre le monde fait de causes et d'effets, et il met ensemble ces choses pour voir clair et séparer le vrai du faux. Parfois, les discours apparents sont fondés sur des opinions fausses, parfois ils sont fondés sur des opinions vraies. À bien y penser et pour dire vrai, les discours persuasifs qui en valent la peine sont ceux qui sont fondés sur un discours, inaudible peut-être, mais solidifié par la raison et enraciné dans la réalité : pour changer le monde comme il le faut et quand il le faut, il est nécessaire de savoir comme va le monde, et le faire par un discours convaincant. C'est aussi un discours semblable que La Boétie prétend offrir en écrivant ou en disant son

Discours de la servitude volontaire. Et même on peut imaginer qu'il ne veut pas en faire plus, et que son discours politique est une occasion de développer en même temps, mais en sourdine, son discours philosophique.

Car il fait en toutes lettres l'aveu qui suit. « Mais certes, les médecins conseillent bien de ne pas toucher aux plaies incurables; et je ne suis pas sage de vouloir prêcher le peuple là-dessus, lui qui, depuis longtemps, a perdu toute conscience de son mal. Puisqu'il ne le sent plus, cela montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc des hypothèses, si nous pouvons en trouver, pour expliquer comment cette opiniâtre volonté de servir s'est si profondément enracinée qu'il semble maintenant que l'amour même de la liberté ne soit pas naturel (§ 20). » Il est donc probable que le *Discours de la servitude volontaire* soit un discours qui veut convaincre plutôt que persuader, qui fait semblant de prêcher, par exemple, mais qui se limite à expliquer ce qui se passe. Car il arrive que la seule vengeance possible contre le mal, c'est de le comprendre, et que le seul espoir en vue du bien, c'est de savoir pourquoi et comment il aurait pu se faire, et que le discours apparent sert d'abord et avant tout à présenter un discours de la raison qui offre des raisons.

Est-ce Dieu possible que l'intention de La Boétie soit aussi humble, aussi froide, aussi modérée? Au fond, quelle sorte de discours est le *Discours de la servitude volontaire*?

3. La servitude volontaire, c'est quoi?

La servitude volontaire est une drôle de chose, plus étrange encore que la capacité humaine de dire et de

lire, ou de faire des discours et de discourir. Elle est si étrange qu'il faut inventer une expression bizarre pour la dire. Cette expression bizarre créée pour dire la servitude volontaire a un nom bizarre : c'est un *oxymore*. Pour remonter au grec, où est né le mot français, un oxymore est une tournure fine (*oxy*) et folle (*more*). Les orateurs aiment bien les oxymores parce qu'ils frappent l'imagination : quand on entend parler de *jeunes vieux* ou de *pauvres riches* ou de gens qui ont décidé de *se hâter lentement*, on se demande si on a bien entendu, on réfléchit un peu, puis on se dit qu'au fond, cette folie est sensée. Il arrive même qu'un oxymore fasse réfléchir bien au-delà du premier moment où l'orateur et son auditeur s'entendent pour approuver la fine folie, ou le bon sens bizarre. C'est le cas de *servitude volontaire*, ou du moins ce devrait l'être. Tentons de le faire.

Quand on est serviteur, ou esclave, on n'est pas libre : qui dit *esclave* dit *maître*, et c'est le maître, et non l'esclave, qui exerce sa volonté et se montre libre ; c'est le maître qui est libre, souvent du fait d'avoir un esclave, lequel fait tout ce qu'on lui dit de faire sans penser pour lui-même, sans penser un instant qu'il pourrait faire à sa tête plutôt que se plier à la volonté du maître, sans vouloir autre chose que ce qu'on veut pour lui ou à sa place. Par définition, un esclave en tant qu'esclave n'a pas de volonté à lui, puisqu'il obéit à celle de celui qui le commande, et il n'a pas de tête parce que celui qui est à la tête a une tête pour lui. Comment un esclave peut-il vouloir quoi que ce soit, si ce n'est qu'en cessant d'être esclave ? La servitude volontaire est bien difficile à comprendre.

En revanche, la volonté humaine est par définition libre : une pierre n'a pas de volonté et tombe parce qu'elle est agie par le monde autour d'elle et parce qu'elle est agie pour ainsi dire malgré elle ; on ne blâme pas l'eau de bouillir quand on la chauffe, mais on peut critiquer celui qui la fait chauffer ; l'eau n'en peut mais. Or un être humain peut-il se faire aussi unidimensionnel qu'une pierre ou de l'eau ? Comment peut-on vouloir être un serviteur au point de ne plus être libre sans cesser d'être un être humain ? Aussi, la servitude volontaire est non seulement une chose qui porte un drôle de nom, c'est quelque chose qui paraît plus fou que fin ; c'est même une chose qu'on a de la difficulté à penser.

Il faut recommencer, et faire une seconde tentative. La voici. Tout le monde sait qu'il y a des êtres libres, qu'on appelle des êtres humains, qui font ce qu'ils font parce qu'ils le veulent, et qu'on peut blâmer quand ils font le mal, alors qu'ils auraient pu faire tout autre chose. Cela est clair, et ne porte pas à discussion.

Mais ce qui est clair quand on regarde la nature humaine en général devient bien obscur, voire incompréhensible, quand on examine ce qu'on appelle la servitude volontaire, et les femmes battues, et les alcooliques qui, du jour au lendemain, cesse de consommer après des années de soumission à leur maître, et les Berlinoises qui font tomber un mur du fait de passer par les portes qu'on y avait pratiquées depuis toujours. Car dans chacun de ces cas, il faut supposer que celui qui n'était pas libre l'était pourtant et donc que celui qui n'est pas maître de lui-même l'est pourtant.

Bien mieux, le phénomène qui s'appelle *servitude volontaire* peut exister et scandaliser les hommes et stimuler la verve de l'orateur La Boétie si et seulement si il est cette chose impossible qui se contredit depuis l'intérieur. Si la servitude n'était pas volontaire, on n'aurait rien à dire, comme on ne dit rien devant l'eau qui bout, et si un être humain libre ne choisissait pas de cesser de choisir, on ne le blâmerait pas. Ce qui est étrange, c'est qu'on serve alors qu'on sert parce qu'on est libre. « Pourtant, de tant d'indignités que les bêtes mêmes ou bien ne sentiraient pas, ou bien n'endureraient pas, vous pouvez vous délivrer si vous essayez, non pas de vous en défaire, mais seulement de vouloir le faire ! Soyez résolu à ne plus servir et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ni que vous l'ébranliez ; ne le soutenez plus, c'est assez : vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, s'écrouler sous son propre poids et se briser (§ 19). »

Quelle drôle de chose que la servitude volontaire ? On serait tenté de dire que c'est une vue de l'esprit. Mais La Boétie est formel, et quelque chose en nous lui donne raison : loin d'être impossible, la servitude volontaire est non seulement un fait un peu étrange et rare, c'est même une banalité, qui demande une expression saisissante comme *servitude volontaire* pour être vue. Elle est banale comme les pierres qui tombent. Elle est banale comme les personnes qui souffrent sous un maître, qui pourraient partir ou se cacher, mais qui restent et se présentent sous ses coups pour être maltraités.

4. Contre qui au juste ?

Le *Discours de la servitude volontaire* a deux titres : par la volonté de certains de ses lecteurs, le discours de La Boétie a reçu un surnom, le *Contre un*. Ce second titre offre pour ainsi dire sa propre confirmation : le titre *Contre un* demande à s'ajouter au titre *Discours de la servitude volontaire* pour qu'ils soient deux au lieu d'un seul.

Mais quel est ce *un* contre lequel l'orateur La Boétie en a ? La réponse évidente est le monarque, le tyran et peut-être même le roi. Ce dernier mot fait sentir que le *un* dont parle La Boétie doit être examiné de plus près : comme il vivait dans un monarchie et était même un agent du roi français, La Boétie ne pouvait laisser penser, et certes ne pouvait pas dire du tout, que le roi et le tyran étaient par définition le même type d'homme. Donc le *un* dont parle le surnom du discours est le mauvais roi, et en écrivant le *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie pouvait prétendre qu'il servait un bon roi, un bon maître.

Mais n'est-il pas possible qu'un maître soit mauvais du fait qu'il est seul, qu'il est un seul alors qu'il règne sur plusieurs ? Encore une fois, cela n'est pas l'idée que met de l'avant La Boétie. Le *un*, contre lequel il faut lutter est selon lui celui qui est injuste, qui vole, viole et tue. Et La Boétie est éloquent quand il le dénonce. « Pour cette fois, je voudrais seulement comprendre comment il peut se faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran qui est seul, qui n'a d'autre puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a le pouvoir de leur nuire que tant qu'ils veulent l'endurer, qui ne saurait leur faire aucun mal s'ils

n'aimaient mieux le souffrir que le contredire. Voir un million d'hommes servir misérablement, le cou sous le joug, non pas contraints par une force supérieure à la leur, mais en quelque sorte, semble-t-il, enchantés et charmés par le seul nom *un*, dont ils ne doivent ni craindre la puissance puisqu'il est seul, ni aimer les qualités puisqu'il est inhumain et cruel envers eux; c'est certes une grande chose; toutefois c'est si commun qu'il faut d'autant plus s'en attrister et d'autant moins s'en étonner (§ 3). » En somme, le *un* du *Discours de la servitude volontaire* exploite ceux sur qui il règne, qui sont nombreux par définition, et tout seul qu'il est, il leur fait du tort.

Mais il est clair aussi que le tyran, le mauvais roi, ne peut pas être bel et bien *un* tout seul: les tâches sont nombreuses quand on veut régner, et même, et surtout quand on veut régner pour le mal. Il faut que le *un* soit plus qu'un seul, et qu'il ait des lieutenants. En un sens, le *Contre un* n'a de sens que par la découverte que le *un* est plusieurs, soit le maître méchant et ses lieutenants vils. La Boétie a trouvé un nom pour eux: puisqu'ils servent le tyran, il les appellent les tyranneaux, et rappelle que les Trente tyrans constituaient le *un* qui a dominé les Athéniens à la fin de la guerre du Péloponnèse. Petits tyrans qui dominant le peuple ensemble, les tyranneaux sont mêmes tyranneaux entre eux: ils se surveillent les uns les autres, ils se menacent les uns les autres, ils s'entrecraignent de façon à faire équipe.

Mais alors trente font un, et un peut ne pas être seul: par une sorte de mathématique folle, un oxymore arithmétique: « trente, c'est un », La Boétie dit à la fois le mal (un) et son moyen (vingt-neuf). Il reste une

question à ajouter : si un est trente et trente peuvent constituer le un, et donc fonder une tyrannie, est-il possible, est-il pensable qu'il existe une tyrannie d'un nombre plus grand encore, une tyrannie de la majorité, qui est une, mais qui parfois fait le mal ?

Que dénonce au juste le *Discours de la servitude volontaire*, dit *Contre Un* ?

5. Y a-t-il de l'ordre ?

On comprend une chose complexe quand on en saisit les parties et qu'on réussit à les mettre ensemble pour en faire un tout. Comprendre le *Discours de la servitude volontaire* exige qu'on en comprenne les parties et comment elles s'agencent entre elles. Voici une tentative de comprendre, ou du moins de nommer les parties et de les lier entre elles.

L'examen de deux vers d'Homère conduit l'auteur à soulever plusieurs questions politiques, dont une seule est retenue : celle qui porte sur la servitude volontaire (§ 1-3). Après avoir expliqué comment on peut devoir supporter un tyran ou élever un chef (§ 4-5), La Boétie affirme l'existence, trois fois étonnante et pourtant commune, d'une servitude bel et bien volontaire du fait qu'elle dépend de ceux qui en souffrent (§ 6-15). L'auteur apostrophe les peuples et les incite à se libérer, pour ensuite reconnaître qu'il n'y a rien à faire, si ce n'est examiner le phénomène de la servitude volontaire pour en saisir les causes (§ 16-20).

Il décrit en bref les comportements naturels à l'homme, surtout la généreuse entraide et l'entreconnaissance dans la liberté (§ 21-23). Mais le ton monte à nouveau : comme le montre une comparaison avec les animaux, la liberté est naturelle à

l'homme, et l'existence de la sujétion politique contraint à conclure que bien des hommes sont déformés ou déchus de leur propre nature (§ 24-27).

L'auteur divise ensuite la tyrannie en trois espèces, selon l'origine du pouvoir illégitime ; il en ressort que quel qu'en soit le point de départ, les moyens employés pour instaurer la tyrannie sont la ruse et la force, et le résultat la sujétion (§ 28-32). Une fois établies, les tyrannies consolident leurs assises à cause de la coutume (§ 33-34), la nature humaine étant ainsi faite que l'éducation est à peu près toute-puissante pour la former et la déformer (§ 35-44).

Pourtant, il existe quelques hommes bien nés, tel Caton peut-être, qui savent s'éduquer par eux-mêmes, qui conservent toujours la conscience et le désir de l'indépendance et sont prêts à s'attaquer aux tyrans (§ 45-50).

Deuxième cause de la servitude volontaire : la tyrannie une fois établie, les sujets s'abêtissent de façon à ne pas avoir la volonté ou l'énergie de se prendre en mains, ce que les maîtres encouragent par divers moyens, par exemple, en manipulant l'ignorance et la superstition du menu peuple pour s'attirer sa dévotion (§ 51-67).

La Boétie fait ensuite l'éloge de la monarchie française, ainsi que des poètes français de son époque (§ 68-70).

Il reprend son propos sur la servitude volontaire (§ 71). Fonder et soutenir la tyrannie est l'activité propre des tyranneaux, gens doués qui se mettent au service du tyran (§ 72-78). La Boétie expose les dangers que courent ces derniers (§ 79-88), prouve qu'il est impossible de trouver l'amitié ou même la sécurité

auprès des tyrans (§ 89-90) et tente de comprendre la psychologie des complices du tyran (§ 91-92).

Il termine en décrivant les autres sources du malheur des tyranneaux, soit le successeur du tyran et ses propres complices, les gens du peuple, les hommes de lettres et Dieu (§ 93-97).

Voilà pour les parties et un certain ordre entre elles. Mais la compréhension du tout échappe alors au lecteur, pour cette raison que le *Discours de la servitude volontaire* comporte des digressions, et que l'ordre comporte du désordre. Cela est si évident que l'auteur lui-même le signale : il s'excuse deux fois d'avoir oublié son propos, et pourtant garde dans son texte ses digressions qu'il dénonce lui-même.

Ainsi, et pour le suivre à la trace une fois, qu'est-ce que ses remarques sur la poésie française peuvent bien avoir à faire avec les réflexions et les analyses et les protestations du discours de La Boétie ? « Les nôtres semèrent en France je ne sais quoi de semblable : des crapauds, des fleurs de lys, une ampoule et un oriflamme. Quoi qu'il en soit, pour ma part, je ne veux pas me montrer incrédule puisque ni nous ni nos ancêtres n'avons eu jusqu'ici une raison d'être incrédules, ayant toujours eu des rois si bons en temps de paix et si vaillants en temps de guerre que, même s'ils naissent rois, il semble qu'ils n'ont pas été faits par la nature comme les autres, mais plutôt choisis par Dieu tout-puissant avant leur naissance pour le gouvernement et la conservation de ce royaume. Et même si cela n'était pas vrai, je ne voudrais pas pour autant entrer en lice pour débattre de la vérité de nos histoires et les épilucher trop particulièrement de peur d'enlever ce beau thème auquel notre poésie française

pourra beaucoup s'exercer (§ 68-69).» Étrange piété que celle de l'auteur du *Discours de la servitude volontaire*!

6. Qui est responsable de la servitude volontaire ?

Un médecin ne se satisfait pas de décrire les symptômes d'une maladie : il essaie d'en déceler les causes. Quelles sont les causes de la servitude volontaire, le mal sournois, toujours possible, du corps politique ? La Boétie en signale trois.

Les hommes servent parce qu'ils sont habitués de servir, et qu'ils s'imaginent qu'il est normal, voire naturel, d'avoir des maîtres : ils s'aveuglent, ou ils ont été aveuglés, parce qu'ils ne savent pas en vérité ce qu'ils croient savoir, ou ce qu'on leur a dit qu'ils savent. Or les hommes servent aussi parce qu'ils n'ont pas l'énergie qu'il leur faut pour faire le nécessaire qu'exige la liberté : ils sont mous, ou on les a ramollis, parce qu'on leur donne du pain et des jeux, des poètes et des dieux, qui leur procurent la sécurité à petite échelle.

Mais alors, et c'est la troisième cause, il faut qu'il y ait des gens qui aveuglent les autres ou qui les gardent dans l'ignorance, et il faut qu'il y ait des gens qui ramollissent les autres ou qui *renforcent* leur mollesse, parce que la rééducation ne se fait pas par elle-même ; il faut quelqu'un ou quelques-uns pour répandre les opinions fausses et distribuer le pain et les jeux. « On ne le croira pas au premier abord, mais c'est pourtant vrai : ce sont toujours quatre ou cinq hommes qui maintiennent le tyran en place, quatre ou cinq qui tiennent pour lui tout le pays en servage. Ça s'est toujours passé ainsi : cinq ou six hommes ont eu l'oreille du tyran ; ils se sont approchés de lui ou bien

ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et pour profiter des biens tirés de ses pillages. Ces six dressent si bien leur chef que la société doit supporter le mal non seulement de ses méchancetés, mais aussi des leurs. Ces six en ont six cents qui profitent du peuple sous leurs ordres, et ils font de leurs six cents ce qu'ils font du tyran. Ces six cents en tiennent six mille sous leur commandement ; ils les ont élevés en rang et leur font donner le gouvernement des provinces ou les manient des deniers, afin que ces six mille soutiennent leur avarice et leur cruauté, qu'ils agissent quand c'est le temps et qu'ils fassent tant de mal supplémentaire qu'ils ne puissent survivre qu'à l'ombre de leurs chefs, ni échapper aux lois et aux peines judiciaires que par eux (§ 73-74). » La Boétie appellent les distributeurs de prêt-à-penser et de bonbons des tyranneaux : ils constituent un réseau d'individus qui accomplissent pour un autre le travail dont cet autre a besoin pour régner dans le bruyant silence de l'ignorance par une violence quotidienne, mais douce ; un tyran a besoin de tyranneaux ; un tyranneau est un petit tyran, ou le petit d'un tyran.

Le plus étrange est sans doute que ces tyranneaux sont efficaces parce qu'ils sont des êtres clairvoyants et parce qu'ils sont énergiques : leur fonction semble être de détruire chez les autres ce qu'ils trouvent chez eux. Ils doivent donc se croire d'une autre nature, voués à une autre vie que ceux avec qu'ils vivent.

7. Et les amis là-dedans?

La Boétie parle beaucoup d'amitié dans son pamphlet politique. Par exemple, il met parmi les punitions du tyran, le fait qu'il ne peut pratiquer l'amitié avec ceux qui l'entourent. « Il est certain que le tyran n'est jamais aimé ni n'aime jamais. L'amitié est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle n'existe jamais qu'entre gens de bien et ne s'acquiert que par une estime mutuelle; elle ne s'entretient pas tant par les bienfaits que par une bonne vie ; ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité; son bon naturel, la foi et la constance sont ses répondants. Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté et l'injustice. Et quand les méchants s'assemblent, c'est un complot et non une compagne; ils ne s'entraiment pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas des amis, ils sont des complices (§ 89). » On peut dire, et même il faut dire, que dans le vocabulaire de La Boétie le contraire du tyranneau est l'ami. En revanche, il est permis de dire que chez les Anciens que connaissaient bien l'auteur du *Discours de la servitude volontaire*, l'amitié était dite une servitude volontaire : le *Contre Un* est au sujet de la tyrannie et en même temps au sujet de l'amitié, parce que la servitude volontaire est non seulement un oxymore, mais encore une antanaclase, voire un zeugma.

Mais qui sont les amis ? Comme les tyranneaux, ils sont des êtres humains talentueux : ils ont de l'énergie et sont capables de clairvoyance. À un moment donné, La Boétie les compare à des renards qui savent résister à un vieux lion habile et dénoncer ses ruses et ses violences. En somme, au lieu de servir

et de soumettre leurs talents à un autre, ils lui résistent et parlent aux autres de liberté.

Comme les tyranneaux, les amis entre en relation les uns avec les autres : les tyranneaux s'épient les uns les autres et se cachent les uns des autres. Les amis font de même, mais tout au contraire : ils se montrent les uns les autres et se mirent les uns dans les autres pour mieux se connaître; les amis pratiquent l'entreconnaissance. On comprend tout de suite qu'en conséquence, alors que les tyranneaux s'entrecraignent, les amis s'entr'aident.

Au fond, *Le Contre Un* aide à voir qu'un être humain ne peut jamais être tout à fait seul; un être humain est un être qui vit *entre*, ou qui vit avec les autres, que ce soit pour vivre bien et mieux ou pour vivre mal et pis. Ce qui ramène le problème de base à l'avant. Comment se peut-il que des êtres humains intelligents et énergiques puissent choisir de se faire du mal? Il faut croire que c'est parce que comme des papillons, ils s'aveuglent et se lancent dans la flamme qui les détruit; il faut croire que c'est parce qu'au lieu de désirer le meilleur, ils désirent ce qui est moins bien, mais plus facile. En somme, les tyranneaux souffrent des mêmes faiblesses que ceux sur qui ils dominent au nom du tyran.

8. Que peuvent faire quelques-uns contre un ?

La Boétie est formel : le pouvoir du tyran et l'action des tyranneaux ne sont pas irrésistibles. Quelques-uns sont capables de garder la tête froide et le cœur chaud quand tous les autres se soumettent en perdant la tête et le force de leur cœur, ou leur courage. Mais comment font-ils ? Et que peuvent-ils faire ? Ils peuvent

parler et ils peuvent se montrer. Ils peuvent parler comme le fait le renard de tantôt qui dit non à l'invitation du lion dans son antre : il sait que ce lieu est dangereux et qu'il n'en sortira pas indemne. Or il le sait parce qu'il a des yeux et une mémoire et de la jugeote : il est assez avisé pour voir ce qui est arrivé à d'autres, ne pas l'oublier et appliquer leur sort bien réel sur le sien possible. Pour répéter, il est capable de dire ce qu'il a compris et de le faire entendre à d'autres, en répétant par les mots ce que le réel lui a enseigné. Il peut même enseigner par ce qu'il fait : *ne pas* entrer dans l'antre du lion est un acte qui permet à d'autres de voir et de se reconnaître à leur tour. Répétons encore une fois : l'entreconnaissance est le moyen des quelques-uns qui apprennent par elle et qui enseignent par elle.

On peut se rappeler alors que La Boétie dit quelque chose d'étrange, qui vaut bien son oxymore et son antanaclase. Il semblerait que la nature a fait les hommes pour vivre non pas unis, mais uns; il ajoute que cela est vivre en compagnie. « Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés, en quelque sorte, en une même maison, nous a tous dessinés à partir du même patron, afin que chacun puisse se mirer et presque se reconnaître dans l'autre ; si elle nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous fréquenter et fraterniser davantage et pour réaliser la communion de nos volontés par la communication et l'échange de nos pensées, et si elle a tâché, par tous les moyens, de serrer et d'étreindre si fort le nœud de notre alliance et de notre vie en société; si elle a montré en toutes choses la volonté de nous faire tous uns plutôt

que tous unis, il ne faut pas douter alors que nous soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons et que personne ne puisse penser que la nature ait mis quelqu'un en servitude puisqu'elle nous a tous mis en compagnie (§ 23). » Pas unis, mais uns ? Qu'est-ce à dire ? La phrase de La Boétie est longue et compliquée sans doute. Mais quand on en suit les méandres, quand on remonte et descend par eux, on se rend compte que la pensée et la parole et l'indépendance sont liées entre elles. Par les deux premières les uns peuvent soutenir l'élan de liberté chez les autres : ils apprennent ensemble à vivre les uns avec les autres, les uns à côté des autres, mais indépendants. Ils sont des concitoyens, voire des amis.

9. Où voulait en venir Étienne de La Boétie ?

Quand Montaigne annonça au monde qu'il ne pouvait pas publier le *Discours de la servitude volontaire* de son ami, il expliqua non seulement que des esprits frondeurs avaient employé à mauvais escient les phrases de La Boétie, mais encore quelle était la position politique de ce dernier : il préférait la république à la monarchie, et il avait raison, mais il aimait la paix avant toute chose. Cette déclaration a beau être claire et nette, elle n'explique pas l'intention de La Boétie dans son pamphlet, et place le lecteur devant une sorte de contradiction, encore une autre. Que voulait-il au juste quand il a écrit le *Discours de la servitude volontaire* ? Comment voulait-il que réagisse son lecteur ? Chacun aura son avis sur la chose. En voici un parmi d'autres.

Pour comprendre la vie, et donc la politique, et donc la mort, il faut comprendre l'être humain, parce

que la vie, la politique et la mort sont des réalités humaines. Or l'être humain est un être paradoxal, comme le montre le phénomène, si étrange, de la servitude volontaire. Car l'être humain est pour ainsi dire pris entre deux réalités : sa dépendance et son indépendance. Il dépend à la naissance et durant toute sa vie des siens, de ses familiers, de ses concitoyens, lesquels ont des droits sur lui, ou plutôt peuvent s'attendre à sa gratitude. De plus, s'il a une raison, celle-ci est faite pour se soumettre, et le soumettre, à la nécessité tapie au fond des choses. « Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et selon les enseignements qu'elle nous dispense, nous serions naturellement obéissants à nos parents, sujets de la raison et serfs de personne. Tous les hommes sont témoins, individuellement, de l'obéissance que chacun porte à ses père et mère par le seul avertissement de sa nature. Quant à savoir si la raison naît avec nous ou non, question débattue à fond par les Académiciens et touchée par toutes les écoles des philosophes, pour le moment, je ne penserai pas manquer de justesse en disant qu'il y a en notre âme une semence naturelle de raison qui, entretenue par le bon conseil et la coutume, fleurit en vertu ou, au contraire, ne pouvant résister aux vices qui sont survenus, souvent avorte étouffée (§ 21). » Mais ce même être humain donc est fait pour l'indépendance, pour l'échange libre des avis qui sont les siens, avec les autres êtres libres qui vivent avec lui. L'être humain est fait pour être respectueux de ses racines, ou enraciné, et soumis au réel, ou *réaliste*. Mais respect et soumission ne veulent pas dire disparition dans une unité indifférenciée du *on-dit*.

Avec les autres, en conversation avec les autres, les êtres humains, tels que La Boétie les comprend, sont capables d'être des individus lucides devant la vie et la mort dans la cité.

10. Et la mort là-dedans ?

Dans le *Discours de la servitude volontaire*, les dernières phrases de La Boétie porte sur la mort et la vie après la mort. La servitude volontaire, qui plus souvent qu'autrement s'installe malgré les efforts de ceux qui s'y attaquent, est un mal terrible qui fait douter de la bonté ordonnée du monde. Sa persistance régulière n'est raisonnable, croirait-on, que si, après cette vie, Dieu punit les méchants et récompense les bons, ceux qu'Il n'a pas puni avant, ceux qu'il n'a pas récompensé avant. La mort, et la vie après la mort, est une question humaine cruciale.

Or Montaigne a laissé un témoignage éloquent au sujet de la mort de La Boétie et de ses espoirs outre-mondains. Mais dans son récit touchant, la vérité la plus importante est sans doute que son ami, son autre soi-même, est mort entouré de ceux qu'il aimait et qu'il a pu se montrer un être humain solide et admirable jusqu'à la fin. Face à la mort, La Boétie est demeuré lucide et courageux.

Car dans un tête à tête avec son ami, la vérité de la mort a pu être vue et dite. « Mais dimanche, il eut une grande faiblesse; revenu à lui, il dit qu'il lui avait semblé être perdu dans un chaos universel et qu'il n'avait rien vu qu'un nuage épais et un brouillard obscur, où tout était pêle-mêle et sans ordre, mais qu'il n'avait ressenti aucune peine durant cet accident. Je lui dis alors : “ La mort n'est rien de pire que cela, mon

frère. — Oui vraiment, me répondit-il, elle n'a rien de très mauvais (Montaigne, *Lettre à son père* § 7). » Il y a là du courage, mais aussi un aveu presque scandaleux.

Sans doute, sur son lit de mort, La Boétie a pu réaffirmer ses fidélités : à sa famille, à patrie, et à sa religion. Mais il ne serait pas excessif de dire que le témoignage de Montaigne est le récit de l'accomplissement de l'entreconnaissance : elle s'est exercée jusqu'à la porte de la mort. Ne faudrait-il pas imiter l'auteur du *Discours de la servitude volontaire* et inventé un mot ? Si la vie la meilleure est une vie d'entreconnaissance, la mort de La Boétie fut une entremort. Cette entremort, cette entreconnaissance, l'une et l'autre, sont le sujet de l'essai le plus populaire de Montaigne : *De l'amitié*, et le *Contre Un* est une sorte de commentaire des *Essais*. Mais, par rétroaction, les *Essais* de Montaigne sont autant de commentaires du *Discours de la servitude volontaire*.